Jean-Marie Blas de Roblès, *Dans l'épaisseur de la chair*, Zulma, 2017, 384 p., 20 €.

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/6963>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.6963

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018

Pagination : 219-220

ISBN : 978-2-919040-42-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Jean-Marie Blas de Roblès, *Dans l'épaisseur de la chair*, Zulma, 2017, 384 p., 20 €. », *Hommes & migrations* [En ligne], 1322 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/6963> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.6963>

Ce document a été généré automatiquement le 21 janvier 2022.

Tous droits réservés

Jean-Marie Blas de Roblès, *Dans l'épaisseur de la chair*, Zulma, 2017, 384 p., 20 €.

Mustapha Harzoune

RÉFÉRENCE

Jean-Marie Blas de Roblès, *Dans l'épaisseur de la chair*, Paris, Zulma, 2017, 384 p., 20 €.

- 1 Alors que le fils tanne son père pour qu'il lui raconte sa vie, il s'entend dire : « *Toi, de toute façon, tu n'as jamais été un vrai pied-noir !* » Choc ! Humiliation ! Une fêlure, cet autre mot pour dire l'exil, pour le fils admiratif et aimant. À l'aube, empruntant le bateau paternel, il prend la mer comme pour s'éloigner « *des hommes et de moi-même* ». Tombé à l'eau, il ne parvient pas à remonter sur le bateau, comme « *chassé d'un paradis que je n'avais pas réussi à mériter* ».
- 2 Commence alors un récit sur le temps et sur la mémoire – celle de cette famille de pieds-noirs d'origine espagnole, installée à Sidi-Bel-Abbès et celle de la colonisation. Un récit de survie aussi, tendu jusqu'à l'extrême par l'épuisement de ce corps immergé. *Dans l'épaisseur de la chair* raconte une anamnèse en pleine mer, sorte de liquide amniotique d'où il faut s'extraire, arriver à couper ce qui relie aux profondeurs pour (re)naître. Heidegger, le perroquet, figure de la conscience critique, daube cette « *anamnèse envahissante* », ce « *navrant mirage de clairvoyance* ».
- 3 Au centre, il y a le père, Manuel Cortès – et le (beau) couple formé avec Flavie Scotto – « *une pauvre, une spaghetti des faubourgs* », dixit belle-maman. Étudiant en médecine, Manuel s'engage « *par esprit de bravade, par haine des riches colons dont il ne pouvait plus supporter ni la morgue ni le fascisme indémodable, parce qu'il en avait marre de les entendre faire rimer "espagnol" avec caracol* ». Infirmier, il sera des campagnes d'Italie, de Provence et de la bataille des Vosges. En mai 1945, il voit plus de morts « *que de cadavres allemands durant ses deux années de guerre* », et comprend qu'« *après Sétif la tragédie n'a plus qu'à*

débiter les strophes et antistrophes du malheur » et ce, jusqu'à « l'inimaginable », l'exil, sans retour, fauché et plumé avec en prime l'hostilité de la métropole pour ces « sales pieds-noirs ». Plus tard, l'image trompeuse du bonheur familial ferait oublier que « tout n'a pas été si simple, rien n'est jamais aussi limpide ni aussi aisé à vivre qu'on voudrait s'en persuader ».

- 4 Circulaire, le temps laisse remonter « à intervalles fixes les mêmes fulgurances, les mêmes conjonctures énigmatiques » : conquête romaine et armada française, reconquista et antisémitisme, racisme et domination coloniale, guerres inventées et réinventées. « Impossible d'en sortir, tant que ne seront pas détruites les machines infernales qui entretiennent ces répétitions. » On est loin des petits devoirs de mémoire, des fausses contritions et des rodomontades patriotardes. Ici « nul regret exprimé d'un paradis perdu, nul attendrissement, aucune amertume, aucune réécriture obsessionnelle de l'Histoire ». Juste cette « conscience aigüe de l'injustice faite aux pieds-noirs » – « les boucs émissaires du forfait colonialiste » – et l'affirmation « d'un énorme gâchis. Celui d'une Algérie française qui aurait manqué le coche ». Quant aux « indigènes musulmans, [ils] ont été les Indiens de la France, (...) des Indiens qui auraient finalement, heureusement, et contre toute attente, repoussé à la mer leurs agresseurs ».
- 5 La phrase est délicate, chaloupée, rythmée par des dialogues justes et de subtils non-dits. Distance et humour charpentent ce texte qui est une ode à la vie, une prière laïque (« je veux, j'exige la beauté nue »), empruntant à Marc Aurèle, au *carpe diem*, à un épicurisme – culinaire, ludique et linguistique – omniprésent.
- 6 À la recherche de ce « vrai pied-noir », le narrateur sonde les profondeurs de l'Histoire, des mémoires, des humiliations et des responsabilités. Il refait le parcours d'un père, entre fiction et un jeu de miroir « qui résiste au visage » jusqu'à cet « instant crucial (...) où il faut prendre sa mesure et l'accepter pour ce qu'elle est » : « ni pied-noir, français, ni espagnol : un homme, un homme. » Et continuer à vivre, sans déchoir. Comme papa.

AUTEURS

MUSTAPHA HARZOUNE

Journaliste.